

Birmanie,



les racines de la violence



Depuis 2010, des Rohingyas quittent l'État birman de Rakhine. Ils seraient plus d'un demi million réfugiés au Bangladesh.



François Robinne, né en 1957, est anthropologue, directeur de recherche au CNRS et membre de l'Institut d'Asie orientale (IAO). Il est l'auteur, entre autres, de *Prêtres et chamanes – Métamorphoses des Kachin de Birmanie* (L'Harmattan, 2007).



Jean-Noël Jeanneney, né en 1942, est historien et homme politique. Parmi ses nombreux ouvrages et études, citons *Le Récit national – une querelle française* (Fayard-France Culture, 2017). Et *Le Moment Macron – Un président et l'Histoire* (Le Seuil, 2017).

En 2012, à la suite du meurtre de trois musulmans, une jeune bouddhiste est retrouvée poignardée dans l'Arakan, au nord de la Birmanie. Ce sera le début d'une flambée de violence ethnique qui dure depuis cinq ans, poussant les Rohingyas, minorité musulmane, sur les chemins de l'exil vers le Bangladesh voisin. Mais cette tragédie n'est qu'un épisode dans une longue histoire, prévient l'anthropologue François Robinne...

JEAN-NOËL JEANNENEY

Rudyard Kipling l'affirmait dès 1899 : « La Birmanie est bien différente de tout pays dont vous pouvez avoir entendu parler ». Plus d'un siècle après, voici que le drame des Rohingyas surgit, ramenant la Birmanie au cœur de l'actualité. Les Rohingyas sont cette minorité musulmane martyrisée par l'armée et en grande partie rejetée au-delà de la frontière, vers le Bangladesh voisin. Cette barbarie serait provoquée ou du moins tolérée par la religion bouddhiste dont on nous dit souvent qu'elle est pacifiste ! Aung San Suu Kyi, cette vaillante combattante de la démocratie, Prix Nobel de la Paix 1991, parvenue récemment au pouvoir, couvrirait-elle de tels forfaits ? Pour comprendre comment on en est arrivé là, il faut en revenir au passé. François Robinne, pouvez-vous resituer la tragédie actuelle dans son contexte géographique et démographique ?

FRANÇOIS ROBINNE

La Birmanie est un pays d'Asie du Sud-Est à cinq frontières, avec le Bangladesh, l'Inde, la Chine, le Laos, la Thaïlande, et une population totale d'à peu près 55 millions d'habitants, dont la moitié appartiennent à différentes minorités ethniques. Un pays donc presque aussi peuplé que la France, mais avec une forte complexité linguistique et culturelle. Cette diversité est concomitante avec l'émergence des grands royaumes du Sud-Est asiatique que sont Pagan (849-1247), en Birmanie, et Angkor, au Cambodge. C'est même juste avant, à partir du VI^e-VII^e siècle, que se sont engagés les flux migratoires partant du Sud de la Chine vers l'ensemble de l'Asie du Sud-Est. La Birmanie compte

donc cinq grandes familles linguistiques et un nombre incalculable de dialectes, de langues et de populations proches les unes des autres.

JNJ Le cas des Rohingyas n'est qu'un cas parmi d'autres de cette diversité ethnique : on considère que les Birmans au sens propre comptent pour les deux-tiers de la population. A-t-on raison ?

FR La population birmane, qui détient la majorité politiquement, est en fait numériquement à peu près égale aux populations dites non-birmanes. Cela renvoie à un problème de fond : qu'entend-t-on par « birman » et « non-birman » ? S'agit-il de la langue, de la religion, ou est-ce une idée plus globale, un État-Nation qui intègre ?

JNJ D'ailleurs le pays s'appelle maintenant Myanmar... Depuis combien de temps ?

FR « Myanmar » est un vieux mot, tout comme « birman », mais la difficulté, c'est qu'il a été imposé du temps de la dictature militaire en 1989. Car le terme de « Birmanie », dans l'esprit de la junte, était directement associé au pouvoir colonial.

JNJ Revenons donc aux origines, à l'avènement de ce royaume de Pagan qui reste dans la mémoire collective.

FR Ce grand royaume, à l'instar de celui d'Angkor au Cambodge, s'est imposé vers le X^e-XI^e siècle. Alors que les

populations, originaires pour la plupart du Sud de la Chine, montagnardes, étaient animistes, ce royaume contribua de façon importante à la diffusion du bouddhisme. Les civilisations pyu et môn avaient précédemment introduit en Birmanie cette grande religion, qui venait du Sri Lanka... La construction du royaume de Pagan et de la Birmanie se fit en intégrant le bouddhisme. Pour ce faire, il y eut des conquêtes militaires contre d'autres royaumes, celui des Môn en particulier, à partir desquels les rois Birmans emmenèrent dans leur sillage non seulement des religieux, des bonzes, mais également des architectes, des artistes, des scribes et autres érudits ou techniciens. C'est à partir de ces relations avec d'autres royaumes bouddhiques que s'est construit de façon originale le royaume de Pagan. Même si le site archéologique de Pagan montre des influences indiennes, l'architecture est typiquement birmane. C'est là l'origine de la Birmanie moderne.

JNJ Avec déjà une domination des Birmans au sens étroit du terme sur les autres populations, les Môn ou les Karens ?

FR Oui, mais il y a une différence entre cette époque et l'époque contemporaine. Dans le royaume de Pagan et des royautes birmanes, jusqu'au XIX^e siècle, la relation à l'autre était une relation d'influence territoriale. On n'allait pas combattre des Môn ou d'autres populations, on allait combattre un royaume influent. On était dans une approche territoriale et non pas ethnique ou religieuse.

JNJ Quand sont arrivés les premiers musulmans, les Rohingyas ?

FR Le terme « Rohingyas », justement, pose problème. Il est postérieur à l'arrivée des Birmans au royaume de Pagan. Je crois qu'on le trouve pour la première fois au XVII^e siècle dans quelques sources écrites, mais c'est à partir de la transition démocratique qu'il apparaît réellement et qu'il est mobilisé comme un vecteur nationaliste tout à fait important, opposant les musulmans aux bouddhistes, ce qui n'était pas le cas auparavant.

JNJ Les efforts de birmanisation ne datent pas de la période récente. Dans un de vos écrits, vous avez mis en lumière le cas du prince indien Pedikeya qui est arrivé d'Inde à Pagan, où la capacité d'intégration était alors remarquable. Pedikeya était devenu un habile commerçant et il tomba amoureux de la princesse Swe-In-Si, fille du grand roi birman Kyanzitha, qui régnait au début du XII^e siècle. Le roi ne voulait rien entendre de leur amour et il maria sa fille à son neveu, le prince Saw Yun. Mais pendant la cérémonie du mariage, des offrandes de nourriture furent présentées aux bonzes et, je cite la chronique, « lorsque ces derniers eurent fini leur repas, ils s'en retournèrent par la voie des airs. Pedikeya rencontra ces bonzes dans le ciel, et il leur demanda d'où ils venaient. Ils répondirent qu'ils revenaient de la cérémonie du mariage. Pedikeya ne voulut pas les croire, car la princesse était l'élue de son cœur. Il fut pris d'un fou rire mortel, et dans ce rire mortel, il expulsa de sa bouche une boule de mercure, qui tomba et féconda la princesse ». Il est assez rare qu'une femme soit fécondée par du mercure, non ?

FR En tout cas cette fécondation donna naissance au futur roi Alaungsithu, qui est le grand personnage de l'histoire ancienne de la Birmanie. Dans cette légende, on voit donc une appropriation symbolique d'un étranger indien, dont on ne sait pas s'il est musulman ou non... Il y a ainsi d'autres processus que la confrontation militaire et raciale. On pourrait mentionner le culte des esprits, si important en Birmanie. C'était aussi une manière des royautes birmanes d'associer le bouddhisme avec un culte local. Et cela se fit par une rencontre naturelle, puisque le bouddhisme n'est pas un monothéisme, c'est en soi une forme de paganisme. Autre exemple : le Seigneur de la Grande Montagne, qui est très connu et fait toujours l'objet de rituels de nos jours. Ce Seigneur de la Grande Montagne, Min Mahagiri, était un opposant, en tout cas quelqu'un d'influent, un concurrent potentiel pour les souverains de l'époque Pagan. Les royautes birmanes avaient su intégrer cet ennemi potentiel en l'élevant au rang d'esprit supérieur.

JNJ À ce propos, je voudrais citer la linguiste Denise Bernot qui évoquait ce bouddhisme en 1995, dans l'émission d'Olivier Germain-Thomas « La matinée des autres », sur France Culture :

DENISE BERNOT

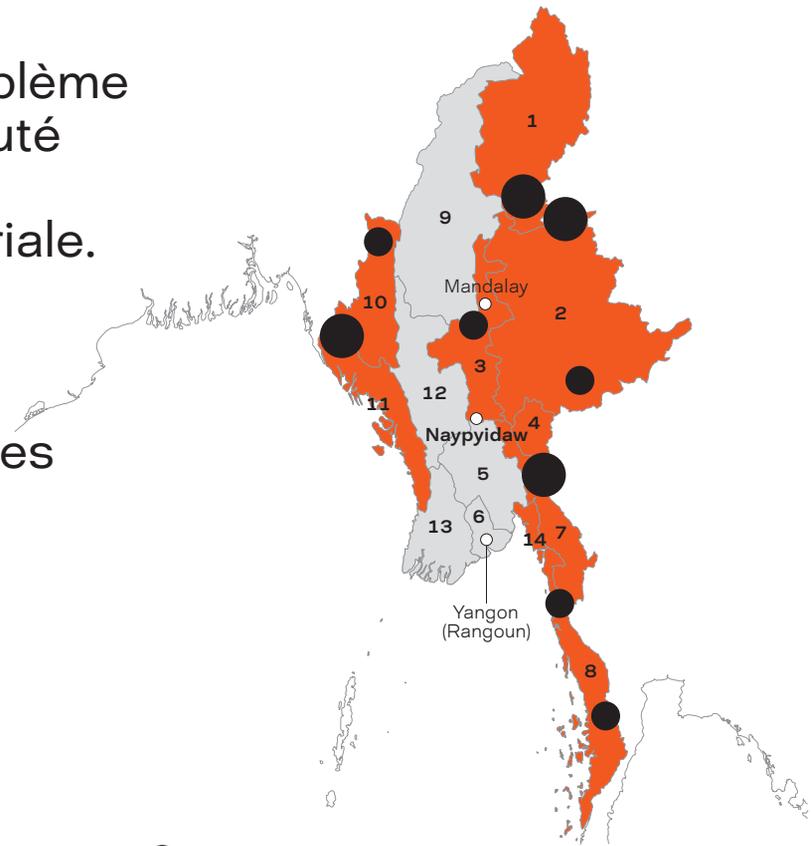
Le bouddhisme birman est extrêmement vivant, il imprègne la vie de tous les jours. Il y a un autel du Bouddha dans toutes les maisons bouddhistes, avec ses fleurs, bien visible. Il ne faut jamais tourner ses pieds quand on s'assied dans sa direction, parce que c'est très impoli, c'est une offense. Et puis, il y a très souvent la noix de coco voilée de rouge, qui est Min Mahagiri, le Seigneur de la Grande Montagne, le forgeron, qui a été brûlé vif, mais on a besoin d'avoir ce protecteur dans la maison. C'est une autre sorte de rapports entre les gens de la maison et lui qu'entre les gens de la maison et leurs convictions, leur morale bouddhiste, leur respect pour le Bouddha, et leur aspiration à devenir, au bout de je ne sais combien de renaissances, eux-mêmes ; à se fondre dans le Grand Être.

FR Ce que dit Denise Bernot est très intéressant, car cela nous renvoie aux problèmes qui se posent à la frontière du Bangladesh, à cette rencontre de deux sphères bouddhiques et animistes qui auraient pu être contradictoires mais qui en fait ne le sont pas du tout. Le bouddhisme est lui-même une sphère intégratrice. Il n'y a pas d'opposition entre le culte des esprits, si important en Birmanie, et le bouddhisme. Les deux sont étroitement imbriqués.

JNJ Nous voici à l'époque du panthéon des Trente-Sept Seigneurs ?

FR Cela remonte aux premiers rois de Pagan. C'était souvent des opposants qui avaient été tués, des esprits issues de la malemort, à qui un culte était rendu par la suite. Le chiffre 37 a été variable, l'identité des esprits inclus dans les Trente-Sept également, mais c'est un culte tout à fait important, et qui a fait l'objet de nombreuses transformations. Un culte bien étudié par Bénédicte Brac

La diversité ethnique ne posait pas de problème à l'époque de la royauté puisqu'on était dans une approche territoriale. Mais les autorités britanniques, elles, ont voulu identifier les populations qu'elles voulaient « pacifier ».



États birmanis :

- | | |
|------------|---------------------|
| 1 Kachin | 8 Tanintharyi |
| 2 Shan | 9 Sagaing |
| 3 Mandalay | 10 Chin |
| 4 Kayah | 11 Rakhine (Arakan) |
| 5 Bago | 12 Magway |
| 6 Yangon | 13 Ayeyarwady |
| 7 Kayin | 14 Môn |

● Zones de conflits (après 1995) ● Conflits principaux ● Conflits mineurs

de la Perrière qui a su l'associer au changement social et politique du pays.

JNJ Il faut peut-être rappeler que le bouddhisme se divise en plusieurs familles, et qu'en Birmanie nous sommes en présence d'un bouddhisme spécifique, le Theravada.

FR Ce bouddhisme Theravada, ou Hinayana, du petit véhicule, est commun à l'ensemble de l'Asie du Sud-Est. Il vient du Sri Lanka, où on retrouve les mêmes repères et les mêmes symboles. Il se différencie du bouddhisme du grand véhicule, Mahayana — qui est plutôt le bouddhisme tibétain, chinois, bouddhisme zen ou shintoïste au Japon, etc. L'une des différences importantes, mais qui tend à s'atténuer, c'est la présence dans le Mahayana de bodhisattvas, c'est-à-dire de saints qui ont renoncé à être bouddha pour enseigner au commun des mortels la voie du bouddhisme. Au contraire, le bouddhisme Theravada, dans lequel il y a aussi des bodhisattvas, donne la possibilité à chacun de sortir du cycle des réincarnations, et potentiellement de devenir bouddha.

JNJ Cela conduit à la question des relations entre bouddhisme et violence. Vous évoquez le Sri Lanka : on sait l'extraordinaire brutalité de la guerre contre les Tamouls, dans le Nord du Sri Lanka. Comment ce bouddhisme, malgré son aspect synchrétique, tombe-t-il dans la violence ?

FR Comme toutes les religions, le bouddhisme développe des idées de compassion, de paix, d'amour du prochain, etc. Mais il faut distinguer une dimension plus

sociologique et resituer ce bouddhisme dans son rapport aux pouvoirs centraux et aux populations. Le bouddhisme est dans une relation de don contre don : le peuple fait des offrandes au bonze qui lui-même lui retourne des prières ou des bonnes paroles.

JNJ La prégnance des bonzes est considérable, puisqu'il y en a 600 000 en Birmanie... Mais vous nous dites qu'il y a toujours eu, au fond, une tentation marginale, en dépit de l'enseignement pacifique de la compassion, une tentation de violence dans ce bouddhisme, comme dans les monothéismes occidentaux.

FR C'est un peu différent. Dans le contexte bouddhique de la Birmanie il y a une relation indestructible entre la communauté bouddhique, la hiérarchie bouddhique, et le peuple — don contre don. Lorsque le peuple agit, d'une manière ou d'une autre, contre la dictature, il y a un moment où la communauté bouddhique dit : « Arrêtez, nous sommes les responsables du mouvement, nous sommes vos porte-parole ». Donc à ce moment-là les bonzes représentent le peuple et sont les interlocuteurs privilégiés des pouvoirs centraux, que ce soit une dictature ou un pouvoir civil.

JNJ C'est peut-être l'ambivalence qu'on constate encore aujourd'hui, entre ceux qui défendent l'idée de la non-violence, et ceux qui pensent que la violence est inévitable. On trouve cette ambivalence dans les propos d'Aung San Suu Kyi comme dans ceux de Mandela ou de Gandhi.



En 1941, le Japon envahit la Birmanie et propose aux Birmans une indépendance qui ne sera que de façade. Après la défaite du Japon, les Britanniques doivent négocier avec le général Aung San. Ici, des soldats britanniques se déchaussent avant de visiter une pagode.

Deux leaders de l'indépendance Ne Win, qui deviendra l'homme fort de la Birmanie de 1962 à 1981, et le général Aung San, fondateurs du parti communiste birman en 1939, puis de l'armée en 1941.



FR Il faut resituer tout cela dans un contexte historique. Le bouddhisme est issu de l'hindouisme, d'un schisme, si l'on veut, de l'hindouisme. On est dans les mêmes valeurs. Le Mahatma Gandhi a obtenu l'indépendance de l'Inde à l'égard des Britanniques par la non-violence, mais cette non-violence a abouti à des millions de morts et à l'exil des musulmans au Pakistan occidental et oriental. On retrouve cela en Birmanie bouddhique au sens où les bonzes, représentant la population civile, sont devenus les principaux opposants au pouvoir colonial.

JNJ En effet, il nous faut revenir à ce temps de la colonisation. Il y a eu plusieurs étapes dans la conquête de la Birmanie par les Anglais : 1824-1826, 1852-1885, et puis un temps d'assimilation de la Birmanie à l'Inde, jusqu'à ce qu'il y ait séparation en 1937. Quelle influence cette histoire coloniale a-t-elle eue aux origines de la violence à l'égard des minorités ?

FR La Birmanie est un pays riche, même si les gens sont pauvres. Les Britanniques ont été attirés par les ressources économiques potentielles du pays, et en même temps ils étaient gênés par la situation qui prévalait dans les hautes terres avec les minorités non bouddhiques, les chefferies claniques, dont un des systèmes d'organisation sociale est le principe de l'ultimogéniture ou de la primogéniture. C'est un principe segmentaire, qui conduit à créer de nouveaux clans, car l'un des fils, selon les sociétés le cadet ou le fils aîné, doit partir à la recherche de nouveaux territoires... Du coup, les ethnies sont subdivisées dans une organisation

qui génère des situations conflictuelles, qui à l'époque étaient périodiques, après les récoltes, etc. Il y avait donc des guérillas entre villages, dont le pouvoir britannique ne voulait plus. Il y a eu une pacification de la Birmanie qui en réalité a été extrêmement violente : des régiments entiers partaient dans les montagnes et cela a généré des conflits dramatiques avec ces minorités.

JNJ Dans le même temps, le colonisateur divise pour régner, selon une vieille tradition. Il a tendu à renforcer la diversité du pays en s'appuyant sur cette variété ethnique, non ?

FR Oui, cette diversité ethnique, répétons-le, ne posait pas problème à l'époque de la royauté, puisqu'on était dans une approche territoriale. Et ces minorités vivaient dans des régions d'accès difficile, sans pouvoir central fort, et dans des systèmes claniques segmentés. Les autorités britanniques, elles, ont voulu identifier les populations qu'elles voulaient pacifier. Donc, vers la fin du XIX^e siècle, des groupes ethniques ont été créés sur des bases linguistiques. Les administrateurs ont envoyé dans les montagnes des représentants, et chaque chefferie a été mise dans une boîte, un peu comme des insectes que l'on pique pour en faire un tableau : c'est ainsi qu'on a créé des catégories, en identifiant des nations, et de ces nations sont nés des nationalismes. C'est donc récemment — il y a cent cinquante ans — que les « groupes ethniques » sont apparus en Birmanie ou, en tout cas, ont posé problème aux pouvoirs centraux.

On a donné une reconnaissance institutionnelle à des minorités ethniques, ce qui en soi ne posait pas de problème, mais on a placé le critère ethnique, racial, culturel, au cœur de la construction de l'État birman.



Le 17 octobre 1947, U Nu, dit aussi Thakin Nu, futur Premier ministre de la Birmanie, et Clement Attlee, Premier ministre britannique, signent le Traité accordant l'indépendance à l'ancienne colonie. U Nu a pris la tête du rassemblement indépendantiste après l'assassinat en juillet 47 du général Aung San, père d'Aung San Suu Kyi.

JNJ Les forces centrifuges, avec ces cent-trente-cinq ethnies, ont été accentuées par le colonisateur.

FR Elles ont même été créées par le colonisateur. Le premier recensement qui a eu lieu, sur lequel s'appuie toujours la loi de citoyenneté actuelle, date de 1931, c'est-à-dire à l'époque où les Britanniques étaient la puissance coloniale. Le responsable de ce recensement, un certain Bennisson, a créé huit *racas nationales* sous lesquelles étaient regroupés ces cent-trente-cinq groupes ethniques. On peut quasiment dater l'apparition de ces groupes ethniques, de cette approche raciale, catégorielle, essentialiste de la Birmanie.

JNJ Nous arrivons à la Seconde Guerre mondiale, qui joue également un rôle important à la racine de la violence birmane. Que se passe-t-il en 1940 ?

FR Bien sûr, la Birmanie est engagée dans la guerre comme colonie britannique, mais aussi du fait de l'engagement des Japonais aux côtés des forces allemandes.

JNJ Il y a le fameux pont de la rivière Kwai, construit par des travailleurs forcés sous les ordres de l'armée japonaise, à la frontière entre la Thaïlande et la Birmanie. Pont qui donnera son titre au roman de Pierre Boulle, dont a été tiré un film fameux. C'était le symbole ?

FR Oui, la rivière Kwai était un des symboles de la domination japonaise, si difficile à vivre. Le Japon a occupé la

Birmanie pendant deux ou trois ans, générant de terribles combats. Le palais royal de Mandalay fut brûlé à cette époque, bombardé, je crois, par les forces britanniques, puisque c'était le quartier général nippon. Mais cette occupation a eu une influence plus profonde pour la décolonisation du pays, puisque les « 38 camarades » sont partis pour le Japon. Ces 38 camarades, qui étaient des militaires, ont reçu au Japon une formation, et parmi eux il y avait le général Aung San, père d'Aung San Suu Kyi, qui a été assassiné en juillet 1947 pour des raisons précisément ethniques, de partition du pays.

JNJ Et il y avait aussi parmi eux un futur dictateur ?

FR Oui, le général Ne Win, à l'origine du coup d'État de 1962, décision qui a imposé la dictature birmane jusqu'à ces dernières années.

JNJ Mais, entre-temps, il y a eu la décision japonaise, formelle évidemment, de donner l'indépendance à la Birmanie, qui a eu des conséquences essentielles puisque les Britanniques n'ont pas pu revenir au *statu quo ante*...

FR Cette « indépendance » accordée par les Japonais aux Birmans est importante, car on comprend dans ce contexte pourquoi le général Aung San s'est allié dans un premier temps aux forces japonaises.

JNJ Avant de virer de bord par réalisme.

Le soulèvement du 8888, le 8 août 1988, vise le parti unique au pouvoir dominé par Ne Win. Ici une manifestation de femmes dans un quartier de Rangoun (Yangon) qui était alors la capitale du pays.



Bridgeman Images.

FR Avant de virer de bord, une fois les Japonais boutés dehors, et avant de s'allier aux Britanniques, ce qui devait conduire à l'indépendance effective de la Birmanie.

JNJ Après la victoire des Alliés, Aung San arrive donc au pouvoir et réunit en février 1947, à Panglong une conférence destinée à réfléchir à l'unification nécessaire des différentes ethnies. Il apparaît comme assez optimiste puisqu'il déclare : « Le rêve d'une Birmanie unifiée libre m'a toujours hanté. Nous qui sommes réunis ici, nous sommes engagés dans la poursuite de ce rêve ». Il ajoute : « Qu'est-ce qu'une race, après tout ? Quels sont ses critères ? Nous avons en Birmanie de nombreux peuples indigènes, dans d'autres pays aussi il y a aussi beaucoup de peuples indigènes, beaucoup de races. La Chine, le Japon, et l'Union soviétique en fournissent l'exemple. En Amérique, bien que les gens puissent parler une langue commune, ils sont issus de souches nombreuses, mais ils se sont assimilés et s'identifient eux-mêmes comme Américains. »

FR Ce traité de Panglong, signé entre les autorités birmanes, Aung San, les Britanniques, et plusieurs des élites issues des minorités de l'époque, est important car il deviendra la première Constitution de la Birmanie indépendante en 1948. Et de fait, il met l'accent sur la construction d'un État ethnique et non pas sur un État-Nation. On met sur le devant de la scène la multiplicité linguistique et culturelle pour en faire le fer de lance d'une Birmanie moderne.

JNJ Vous voyez là la source de beaucoup des tentations centrifuges actuelles ?

FR Exactement. Pour moi, c'est l'origine de l'impasse dans laquelle s'est engagée la Birmanie. Car, avec ce traité et cette Constitution, on crée pour la première fois un distinguo entre des États à dominante ethnique : il y a eu pour la première fois un État Kachin, un État Shan, un État Kayah, autrement dit des États à dominante ethnique. On a dès lors donné une reconnaissance institutionnelle à des minorités ethniques, ce qui en soi ne posait pas de problème, mais on a placé le critère ethnique, racial, culturel, au cœur de la construction de l'État birman. Et ce critère sera renforcé par la suite dans la deuxième Constitution, celle de 1974, du temps de la dictature, quand on a intensifié le découpage ethnique du pays, jusqu'à obtenir sept États ethniques, l'État môn, l'État d'Arakan (aujourd'hui appelé État de Rakhine), où se trouvent les Rohingyas, ainsi qu'un État karen, etc. Donc on peut dire qu'en 1947, le traité de Panglong a été à l'origine de cette guerre civile de plusieurs décennies qui ravage encore le pays de nos jours.

JNJ Dès 1948, la rébellion des Karens est un bon exemple, je crois, de ces guerres « ethniques » ?

FR « Diviser pour régner », disiez-vous. Les Britanniques n'ont pas voulu reconnaître les Karens dans la première Constitution, puisqu'il était question de créer un État kayah. Or les Kayahs sont des groupes parlant le karen.

Aung San Suu Kyi, née en 1945, est aujourd'hui conseillère spéciale du gouvernement. Après avoir été adulée dans le monde entier pour son combat non-violent contre les militaires au pouvoir, on lui reproche aujourd'hui sa trop grande prudence, ou même sa passivité, face au drame humanitaire des Rohingyas. Ici en février 2018 pour le 70^e anniversaire du Parlement birman.



Mais la plupart des Karens n'ont pas été reconnus en tant que tels. On retrouve d'ailleurs des Karens à la frontière de la Thaïlande, dans le delta de l'Irrawaddy, puisque toutes les minorités ne sont pas montagnardes. La rébellion s'inscrit donc dans la continuité de la première Constitution à dominante ethnique. Et elle va durer et renforcer le pouvoir central. Toute dictature par définition est garante de l'unité nationale. Avec la guerre civile, la junte s'est trouvée une légitimité en expliquant : « Si nous ne sommes pas là, la Birmanie va éclater ». Et, de fait, le pays a été à plusieurs reprises proche de l'éclatement, les minorités armées étant aux portes de Rangoun dans les années 1970.

JNJ Mais, un peu plus tard, ont lieu les événements du « 08/08/88 »...

FR Oui, en août 1988, on assiste à un mouvement populaire, des étudiants et du peuple contre la dictature birmane. Les moines étant, nous l'avons dit, les représentants du peuple, ils vont être le fer de lance de la rébellion. On pensait jusqu'alors que la hiérarchie bouddhique donnait une légitimité à un pouvoir central fort. Et on s'est rendu compte que, finalement, une dictature n'a pas besoin de légitimité...

JNJ C'est dans ce contexte qu'apparaît la figure d'Aung San Suu Kyi, qui parvient à négocier et à mettre fin à la dictature...

FR Aung San Suu Kyi a été libérée de façon étonnante par la dictature qui a organisé des élections en 2012 condui-

sant à l'émergence d'un gouvernement civil. Mais, avec tout le respect qu'on doit à Aung San Suu Kyi, il faut comprendre qu'elle reste dans la logique du traité de Panglong signé par son père en 1947 : elle veut un deuxième ou un troisième Panglong.

JNJ C'est-à-dire ne pas accorder trop d'importance à ces forces centrifuges ?

FR Exactement. Elle a montré qu'elle savait *Se libérer de la peur*, pour reprendre le titre de son livre. Mais se libérer de la peur aujourd'hui n'est pas se défaire de la junte, et les militaires occupent toujours une place très influente. Se libérer de la peur serait sortir la Birmanie de son impasse essentialiste, ethnicisante, raciale, ce serait mettre tout le monde autour de la table et reconnaître un État-Nation intégrateur et non plus un État ethnique. On peut espérer que le drame humanitaire frappant les musulmans d'Arakan se terminera bientôt, si l'on suit les conseils du rapport de Kofi Annan, mais lorsqu'il sera terminé, tout porte à croire qu'il y aura d'autres mouvements de même nature : ce ne seront plus des musulmans qui seront concernés, mais des Kachin, des Shan, des Wa, des Palaung, etc. Puisqu'on est toujours dans cette même logique de minorités en rapport avec un pouvoir central birman bouddhiste.

Émission Concordance des temps **Production** Jean-Noël Jeanneney
Réalisation Anne Kobylak **Diffusion** 16/12/2017